

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur, } PROPRIÉTAIRES. } No. 2, Rue Grant, St. Roch.
 W. H. ROWEN, Imprimeur, } No. 7, Rue des Prévôtés, St. Roch.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie au N. 9, 2, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shellings par année. On n'envoie pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez M. E. GINGRAS, maître de la Haute-Ville, et chez M. ANT. MATHÉ, Basac-Ville.

AGENTS.

Montréal. — Chez M. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.
 Trois Rivières. — Chez M. OLIVIER BURGAT, Étude en Droit.

Les personnes qui désireraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3.

Quebec, 11 Janvier, 1841.

No. 13.

MELANGES.

OU L'ON VERRA.

Que les précautions policières tombent bien bas.

On est occupé depuis quelque tems à établir des communications souterraines, d'une construction si remarquable, entre le château des Tuileries, les bords de la Seine, le Palais-Royal et le grand égout de la rue de Rivoli; par lequel on peut remonter jusqu'au haut du faubourg Saint-Honoré. Dans plusieurs endroits ces immenses voies, cachées à vingt pieds sous terre, sont fermées par d'étranges grilles à trois serrures.

(Les journaux grates.)

(La scène représente une patrouille de gardes municipaux déguisés en récurveurs d'égruis.)
 Le caporal, plongeant dans un souterrain. — Nous allons descendre par là, mes enfans; et commencer notre patrouille.

Pacot. — Ous-ce que vous nous menez, sans vous commander, caporal? C'est un examen de ronde qu'il est peu usité dedans le militaire.

Le caporal.—Silence, Pacot ! Si tu avais eu celui de faire le servite dans les grandes citadelles et les belles grandes prisons, tu aurais fréquenté les chemins ouverts et souterrains dont ils sont maintenant étrangers à ton inexpérience. Ceci est, qu'ils oivent dit-il, une voie de communication souterraine qui part des Tuileries pour la chose de correspondre avec les principaux quartiers de Paris... Une vraie tranchée, et voilà !

Pacot.—Pour lois, caporal, d'après votre manière de dire, le palais des Tuileries ce serait une grande belle citadelle et une belle grande prison ?

Le caporal.—Pour dire la vérité, Pacot, ça en prend furieusement la tournure depuis pas mal de temps, que la garde en devient embêtante au superlatif. Mais tais ta bouche, Pacot, ça ne nous regarde pas. Le militaire il ne doit pas parler politique.

Pacot.—Pourquoi qu'aussi l'on nous a fait orner de cet uniforme de boueux, quo nous avons l'air par le bas d'être du régiment des bottes frites ?

Le caporal.—Que t'as peu d'idées, Pacot ! C'est pour qu'aux yeux des profanes vulgaires, si nous en rencontrons à travers les ouvertures d'égouts et autres embellissements de Paris, nous ayons l'air de récurveurs à l'ouvrage et non pas de soldats en patrouille. Tu as pas pour deux sous d'intelligence.

Pacot.—Ah damé ! écoutez, caporal ! pourquoi que j'en aurais pour deux sous quand on ne me donne qu'un sou par jour ?

Le caporal.—En v'la assez ! notre patrouille va commencer derrière cette grande grille qui a taît de serrures et de barreaux. C'est de là que nous allons partir du pied gauche pour veiller sur la monarchie à quarante pieds sous terre.

Finot.—C'est comme qui dirait, caporal, que nous allons veiller.....

Le caporal.—Surveiller, Finot...surveiller, puisque nous serons descus. Il faut parler sa langue.

Finot.—L'observation est majeure et j'y abonde. C'est donc, que je disais, comme qui dirait que nous allons sousveiller les menées souterraines des factieux ?

Le caporal.—Et l'hydre de l'anarchie.

Finot.—Vous voulez dire le rat et le crapaud de l'anarchie.

(Le caporal ouvre trois grilles au moyen de trois clés chacune, et s'introduit dans la communication souterraine.)

Le caporal.—Et maintenant, attention ! qu'aucun bruit ni objet n'échappe à nos yeux ni oreilles de lynx.

Pacot.—Qu'est-ce que c'est-y lynx ?

Le caporal.—C'est une bête, Pacot.

Pacot.—Suffit, caporal.

(Ils ouvrent une quatrième grille et font quelques pas.)

Le caporal.—Qui vive ?

Pacot.—C'est un rat.

Le caporal.—Allons donc ! j'ai vu un drapeau.

Finot.—*tiani le rat d'un coup de pied.*—Oui, que c'est un rat...à preuve que le voilà com-
mué.

Le caporal.—Ma foi, oui !...Mais alors c'est le rat de l'anarchie, comme disait Finot ? Voyez, il a un drapeau rouge sur l'échine.

Pacot.—Tiens, ce coquin de rat qui a levé l'étendard de la révolte !

Finot.—Attendez un peu ! je me souviens d'avoir lu dans un journal un article d'un monsieur...monsieur...Théophile Gargotier, je crois, ou qu'il disait qu'à Montfaucon on s'amuse à tirer aux rats des petites fûches avec un morceau d'étoffe au bout, et que les rats s'en vont avec la chose sur le dos, ce qui est des plus récréatifs. C'est peut-être un rat qui a été à cette guerre.

Le caporal.—Possible, Finot, et je ne suis pas assez naturaliste pour démêler l'histoire. Mais on m'a dit de nous emparer de tout ce qui serait suspect ; or ce grand rat pavoisé l'est indubitablement. Je dis plus, c'est que l'anarchie pourrait tuer un parti supérieur de ces rats à drapeaux. Elle pourrait lâcher sur les Tuileries quelques milliers de rats, avec drapeaux blancs pour les rats légitimistes et drapeaux rouges pour les rats républicains ; ces reptiles démoliraient facilement le trône en une nuit, et qui p's est, après avoir rongé le coffre fort, ils avaleraient tous les billets de banque de la liste civile, attaquant ainsi la monarchie jusqu'en ses fondemens les plus reculés.

Pacot.—Après ce festin, ils ne seraient pas gueux, ceux-là, comme des rats d'église.

Le caporal.—Il faut saisir le rat ci-inclus et le porter chez M. de Métilhou, pour qu'il soit rapporté.

LE FANTASQUE.

(Ils ouvrent une nouvelle grille et font quelques pas.)

Le caporal.—Je distingue à terre un petit papier qui a été jeté indubitablement par ce *bourgeois* qui donne sur le jardin des Tuileries. C'est peut-être suspect ; ramassons. Tiens, Finot, lis, toi qui as de l'éducation. Je sais bien lire au jour, moi ; mais mes parents, ils ont oublié de m'apprendre à lire à la lumière.

Finot, lisant.—Ma chère belle adorée, que fais-tu ? que deviens-tu ? que penses-tu ? que vois-tu ? que dis-tu ? Pour moi, je suis très réjoui de mon voyage, mais triste de ne pas te voir, de ne pas t'entendre, de ne pas t'embrasser, de ne pas te dire : *Je t'aime* !

Le caporal.—Ah ! il paraît que c'est une lettre d'amour.

Pacot.—Vous croyez, caporal ?

Le caporal.—C'est égal ! Les lettres d'amour, c'est toujours suspect.... Poursuis, Finot.

Finot, continuant.—Certes, je suis à Lisbonne aussi heureux que possible, et pourtant il manque quelque chose à mon bonheur : c'est que je ne puis plus venir près de toi, toujours vive, toujours bonne, toujours spirituelle, toujours aimante, toujours un ange en un mot : c'est que lorsque arrive l'heure du soir où j'avais coutume de te voir, mon cœur se serre, et un nuage lugubre s'étend sur mes pensées.... Mais, chère ange, ce martyre aura son temps, et le jour viendra bientôt où je retrouverai toutes les félicités que j'ai eu le courage d'abandonner.

Pacot.—Sacrédié ! je sens des larmes dans mon œil.

Le caporal.—Les larmes ne se sentent que là, imbécile.... Poursuis, Finot.

Finot, lisant.—Réponds-moi de suite. D'ici-là, comme je vais compter les jours de la manque ! Songe que la réception de ta chère lettre sera pour moi le plaisir le plus réel.... Adieu, chère biche aimée, ange de mon âme, femme que j'adore de toutes les forces de mon cœur.... Adieu ! adieu !

Le caporal.—Il n'y a pas de *poscrition* ! C'est dans la *poscrition* qu'on met les choses essentielles.

Finot.—Ah ça, attendez un peu !.... Mais je connais cette écriture.... C'est cela ! c'est cela ! J'en ai vu de la parille quand j'étais à son service au camp de Compiègne.... Et puis, voyage Lisbonne, ça se rapporte à merveille.... Caporal, c'est une lettre du duc de Ne.... (Il lui dit le nom à l'oreille.)

Le caporal.—Ah diable ! ça c'est de la vie privée. Ça n'est pas suspect pour la patrouille. Passons.

(Ils ouvrent une autre grille et font quelques pas.)

Pacot.—Ah fichtre ! Ici nous marchons dans la malpropreté. Comme ça sent mauvais, sacré é !

Le caporal.—Je le crâis bien, nous sommes entrés dans un égout où se jettent toutes les ordures de la rue.... Tiens, je vois encore des tas de papiers.... Regarde, Finot.

Finot.—Ce sont des pages imprimées, des morceaux de livres : les *Catambis*, par M. Jules Janin ; *Alonzo*, par M. de Salvandy ; le *Château d'Eu*, par M. Vatout.

Pacot.—Comment que ces papiers se trouvent là ?

Le caporal.—Que t'est bête, Pacot ! Tu vois bien qu'ils y sont venus par le ruisseau et par suite des besoins de la civilisation.

Pacot.—Ah oui, oui ! je comprends.

(Ils ouvrent une autre grille et font quelques pas.)

Le caporal.—Ici, mes enfans, il faut non seulement bien regarder autour de nous, mais aussi écouter au-dessus, car nous sommes sous les maisons.... Qu'est-ce que j'entends ?

Pacot.—J'entends *bound.... bound.... bound....* un bruit sourd.

Finot.—Ça ressemble pas mal à un discours de M. Sanzet, comme j'en ai entendu éant un jour à la chambre.

Le caporal.—C'est suspect. C'est peut-être un *Moniteur républicain* qu'on fabrique. Je vas consulter ma carte.... Nous sommes ici sous la maison No. 3 de la rue de Monthabor. Va t'informer, Finot, sans faire semblant de rien.

Finot, revenant quelques instans après.—C'est un mitron qui pétrit en râte.

Le caporal.—Poursuivons, car ce n'est pas suspect, et il n'y a lieu de mettre ce mitron dans aucune fournaie.... Mais qu'entends-je encore ?

Pacot.—Cette fois c'est bien plus fort.

Finot.—C'est sans doute un autre boulanger.

Le caporal.—Ça a l'air plutôt d'un moulin à foulon.

Pacot.—Ou de pilotis qu'on enfonce avec une machine.

Le caporal.—C'est No. 27, rue du Faubourg-Saint-Jeromé. Va voir, Finot.

Finot résonnent. — C'est, m'a-t-on dit, M. Litz qui touche du piano.
 Le caporal. — Fort bien ! ça ne peut pas détruire la bonne harmonie... Mais en voilà assez, mes enfans ! Il faut renoncer aujourd'hui à l'espoir que nous avions conçu de mériter une gratification en découvrant quelque chose à quarante pieds sous terre.
 Finot. — Il est sûr que c'est ce qu'on peut appeler une patriouille enfoncée.

LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 11 JANVIER, 1841.

CHAPITRE DEDIE A L'AMITIÉ.

La plus douce consolation que l'homme ait ici bas est sans aucun doute de pouvoir se dire à lui-même j'ai un ami, un ami fidèle, un ami sincère un ami que l'adversité ne fera qu'm'attacher davantage.

Combien il est peu de mortels qui puissent les prononcer avec certitude ces douces paroles ? Est-ce vous monsieur le riche qui réunissez autour de votre table d'affamés et serviles parasites, serviles et dévoués parcequ'ils sont affamés ! vous qui faites paradis chaque jour dans nos rues vos brillants équipages auxquels vous invitez ce que vous appelez vos amis ? essayez leur foi, leur sincérité, leur dévouement, faites leur les violons, éteignez vos brillants flambeaux, vendez vos étincelantes girandoles ; et avec vos dorures fuiront vos amis ? heureux encore serez-vous s'ils ont encore pour vous une parole favorable.

Serait-ce vous jeune homme qui entrez dans ce monde que vous ne connaissez que de renommée ? On vous y accueille, on vous serre la main de toutes parts, on murmure un concert approbateur à votre approche ; on vante vos talents, vos vertus, même votre naïveté ; on s'empare de votre personne, on vous couvre d'une tutelaire protection ; vous vous croyez aimé, cheri, admiré ; vous dites en vous rengorgeant : Courage, marchons tête levée, nous avons des amis haut placés. Mais allez écouter aux portes de ces amis si pleins de sollicitude, si zélés, et vous entendrez le sarcasme, la critique, la calomnie même remplacer la louange. Essayez de faire votre chemin par votre mérite seul et votre persévérance, voler sur vos propres ailes. Ah ! malheureux votre joie n'aura été qu'éphémère, vous tomberez : tous les félons inabiles et vaniteux s'attacheront à votre ruine et vous écraseront.

Serait-ce vous, grand politique qui fixez à vous seul l'attention d'un monde ébahi et surtout intéressé. Appellerez-vous amis tous ceux qui marchent à votre suite, qui prônent votre génie, votre indépendance, qui déclarent que l'honneur du pays est attaché à votre cause et à vos succès ? Essayez leur fidélité. Déclarez quelques vues indépendantes et à vous appartenant ; repoussez l'idée d'un agiotage caché, ne promettez nul patronage ultérieur ; déclarez que vous voulez le bien du pays et non point celui de vos crieurs, de vos claqueurs ! Le rage ne tardera point à gronder à rugir et à vous entraîner dans l'abîme de l'oubli et de la médiocrité. Vos amis n'auront pas même de vinaigre à présenter à vos lèvres.

Serait-ce vous mademoiselle que j'aperçois là au milieu de ce cercle tumultueux d'adorateurs empressés. Vous êtes en vérité charmante, jolie semblante

pituelle, et surtout richement vêtue. Appelez-vous amis tous ceux qui se pressent autour de vous, qui n'ont pas assez d'yeux pour vous admirer, assez de paroles pour prévenir et traduire vos intentions. Ah mademoiselle, essayez aussi leur sincérité, jetez au vent ces rubans qui vous parent selon les uns, qui vous défigurent selon moi ; jetez aux pauvres ces bijoux superflus ; reléguiez le piano, la romance, l'album ; vivez sans bruit, travaillez en silence pour l'indigent et vos anciens "amis" passeront avec vos folies ; vous ne serez plus l'adorable, l'incomparable, l'indispensable ; trouvez vous bien honorée si l'on veut bien vous préférer plébeïennement une "bonne fille."

Et vous, monsieur le Fantasque, appelez-vous amis tous ceux qui dans la rue portent rapidement en vous voyant la main à leur chapeau, ou ceux qui sourient à votre seuille en vous faisant des félicitations interminables et qui offrent énéreusement de vous payer un mois d'avance. Essayez seulement leur dévouement. Ecoutez aus-i à leurs portes et vous vous entendrez déchirer par eux qui n'ont point à leur gré l'échine assez flexible pour se ployer à votre proche ; tombez malade, manquez la publication d'un numéro et vos « amis » vous feront payer cher par les reproches souvent peu polis qu'ils vous adresseront et perdra de deux sous que vous leur occasionnez. Faites-vous mettre en prison pour avoir dit des vérités que vos « amis » trouvaient délicieuses, et vous serez tout repentants de s'être indirectement déclarés vos partisans vous enier au premier chant du coq.

Non mes amis, je ne vous appelle point aussi légèrement mes amis ; je suis plus difficile que cela sur le choix de ceux à qui je donne ce titre sacré ; il faut des preuves. Mais n'allez point pour cela croire que je ne ressente point le doux sentiment de l'amitié ni que je n'en sois point l'objet. J'ai un ami dont je suis sûr, un ami éprouvé, un ami que la mort seule mais non point le malheur pourrait étacher de moi. Puissiez-vous en dire autant. Je veux vous introduire cet ami là, persuadez que je suis que vous vous trouverez flattés de cette connaissance. Eh bien, c'est un jeune être fort intéressant ; il n'est point comme ces parasites qui vont flairant un bon dîner et qui favorisent de leur présence l'hôte qui les peut le mieux régaler ; mon ami partage avec autant de joie mon repas, il accepte avec autant de reconnaissance soit qu'il consiste en un pauvre morceau de pain, ou que ma table voie fumer quelque met succulent comme aux rares jours de galas ; son aspect n'en change même point. Si je suis triste, que je cherche la solitude, il m'y suit et ne vient point contraster et augmenter mon chagrin par des caresses hors de saison. Si je suis gai, il m'en exprime son contentement de mille manières, il me suit dans mes promenades et ne me contrarie jamais sur leur but. Tous les lieux lui sont bons, pourvu qu'il y soit avec moi. Loin de me renier au moment de la persécution, il partagerait sans regret avec moi la captivité même. Mais c'est surtout au moment de danger que son amitié devient certaine et précieuse. Il peut braver tout péril pour me défendre et serait heureux de donner sa vie pour sauver la mienne. Si parmi vous, mes amis, quelqu'un doutait de cet avancé, il pourrait venir en faire l'essai ; je ne lui conseilie cependant point, car le zèle de mon ami pour ma liberté le porterait trop facilement à quelques excès. A tant de rares qualités, il en joint une autre plus précieuse encore, l'oubli des injures : l'homme est impatient et d'un esprit changeant ; je conviens que je partage ces défauts inhérents à l'espèce ; parfois donc lorsque des contrariétés inattendues ont aigri mon caractère je ne puis m'empêcher d'en faire sentir l'influence à ceux qui m'entourent ; mon ami se trouvant le plus fréquemment près de moi l'éprouve plus que tout autre ; quelquefois les

effets de mon lumen ne se bornent point à des reproches, je porte l'oubli de même jusqu'à le frapper ! Le croiriez-vous ? Loin de s'emporter en invectives ; loin d'aller publier ma mauvaise action ; loin de me vouer une implacable inimitié, une insatiable vengeance comme le ferait un ami ordinaire, le mien par un silence éloquent me montre toute la noirceur de ma conduite, il vient même caresser la main qui l'a frappé et semble me demander pardon de mes propres torts.

Ah ! s'il me fallait détailler comme elles le mériteraient, toutes les qualités généreuses de mon ami et les traits précieux qui l'honorent, mon tems ni ma admiration n'y suffiraient point. D'ailleurs je vois d'ici votre impatience de ce naître l'être intéressant qui réunit à un si haut degré des vertus qui suffisent pour immortaliser un homme ; eh bien ! mes lecteurs, je vous dirai que cet ami fidèle, ce compagnon incorruptible, ce modèle de constance, de douceur, de dévouement, de générosité.....

..... c'est mon chien.
Où, mes lecteurs, et votre bon sens vous avait sans doute dit que ce ne pouvait point être un humain. Il n'en existe pas d'aussi parfait.

Vous allez trouver sans doute que je place bien bas mon affection, que je dois trouver aucun déshonneur en la compagnie d'un caniche. Au contraire, vous assure que foule d'hommes qui se croient à eux seuls des petits génies, de chefs-d'œuvres du créateur, m'ennuieraient sûrement beaucoup plus tôt que, moi chien. D'ailleurs, il ne faut pas croire que ce soit un chien ordinaire, un de ces chiens qui ne savent que sauter un plancher ou mordre les mollêts des passants non, non, le mien n'est pas sans une certaine éducation ; il est doué même d'un sentiment de justice digne de faire honneur à maints personnages qui en seraient fiers quoiqu'on les paie fort cher pour en montrer un peu et qui causé de cela en sont entièrement dépourvus.

Mais on se convaincra mieux de tous les mérites de cet étonnant animal en lisant la requête suivante qu'il adresse à messieurs les magistrats à propos de mesures coercitives qu'ils ont prises envers la gent canine. Pour ne point tromper, j'avouerai que ce n'est pas mon chien lui-même qui l'a écrite, mais comme je suis certain qu'elle est l'expression fidèle de sa pensée, je la donne sans remords comme son œuvre ; la voici toujours ; c'est mon chien qui parle que ceux auxquels il s'adresse en fassent autant :

AUX ILLUSTRES MAGISTRATS,

Qui voulant être des Magistrats de Chiens,

NE SONT QUE DES CHIENS DE MAGISTRATS.

Messieurs les bourgeois,

Mon maître, ou plutôt mon ami, m'a dit ces jours derniers que vous aviez fabriqué une loi pour autoriser le mensonge, l'empoisonnement de mes semblables. Je lui en ai demandé la raison, il m'a répondu que vu que quelques chiens élevés avaient fait sentir la pointe de leurs défenses à quelques personnes qui se taient peut être mal conduites envers eux, on avait résolu de punir de mort les ceux qui auraient le malheur de s'appeler chiens. Pour parvenir à ce but effrayant on place d'une manière traîtresse de friands morceaux empoisonnés destinés à porter la mort et la souffrance au sein de ceux qui ne seraient point sur leur gardes. On voit, mes braves magistrats que vous faites partie du fameux système de "justice égale." Que diriez-vous, magistrats de chiens, si parce que quelques-uns des vôtres font des bévues lorsqu'ils sont en goguette l'on mettoit

quelques grains d'arsenic dans le vin que vous savourez tant avant, pendant qu'à votre dîner ? Vous vous révolteriez, vous crieriez qu'on vous traite comme des chiens dans un jeu de quille ; vous vous plaindriez hautement. Ayons-nous mérité de l'être plus que vous ? Nous pouvons citer des illustrations tandis qu'il vous serait impossible d'amener rien en votre faveur. Vous connaissez l'histoire de Ulysse ; qui est-ce qui le reconnut lorsque tous ses amis et ses serviteurs l'avaient oublié ; pensez-vous par hasard que ce fut un magistrat ? Non messieurs ; ce fut son chien. Vous connaissez l'histoire de Montargis. Son assassin marchait impunément tête haute. Pensez-vous que ce fut un magistrat qui démasqua le criminel ? Non messieurs, ce fut son chien qui de plus le vengea. Savez-vous messieurs qu'un chien du Grand St. Bernard rend plus de services à l'humanité durant trois mois qu'un magistrat de Québec n'en rend durant six mille ans.

L'utilité du chien est patente, mais celle du magistrat ne me paraît pas être encore bien établie. Vous êtes heureux d'avoir la force en main ; car sans ça ; je veux être un chien si à coup de pieds à coup de poings je ne vous saisis la gueule et la mâchoire.

Ne pouviez-vous point imaginer quelque chose de mieux pour punir les coupables ou prévenir le crime que de mettre à mort l'innocent ? Est-ce là votre idée de justice à vous autres ? Allez je vous garde une belle dent pour la prochaine fois que vous tomberez sous ma griffe ; j'en fais le serment au nom d'un dieu. Mais patience, rongeons notre os en silence ; le jour de la rétribution viendra et alors nous mordrons ceux qui nous auront mordu. Maintenant que le vil chien de chien est abattu, c'est à qui le vilipendera, le calomnier, et les magistrats se disputent l'honneur de lui donner le coup de pied de l'âne. Espérons cependant que l'ordre des choses sera renversé et que le malheureux animal aura son jour de gloire. Oui s'il y a une justice en ce bas monde il faut que les secutes changent de place avec leurs persécuteurs ; il en est beaucoup chez la différence ne s'apercevra pas vu l'habitude que quelques magistrats ont eue dès long-temps de marcher à quatre pattes, ce qui leur facilitera tout à leur position future de bassets, de chiens couchants, etc.

J'ai l'honneur, messieurs,

de ne point être votre serviteur,

(griffe)

PACHA.

Nous laissons naturellement à notre fidèle ami la responsabilité de ses opinions. L'exprime à sa manière, qui vaut certainement bien le style barbare de la déclamation plus barbare encore de messieurs les magistrats. L'humanité à part, nous pensons que la méthode adoptée à Québec depuis quelques années d'assommer, d'accrocher ou d'empoisonner les chiens, est tout à fait dégoûtante, dangereuse et insuffisante. Nous dirons que le système adopté dans la majeure partie des villes d'Europe est bien moins cruel et beaucoup plus efficace. D'abord il faut remarquer que la rage y est beaucoup plus rare ; ce qui peut attribuer à la défense d'atteler les chiens comme cela se pratique à Québec. Des pauvres gens qui ont à peine assez pour se nourrir ont deux ou trois chiens, qu'ils font travailler tout les jours sans les soigner ; on sait qu'une exposition, soit au froid, soit à la chaleur, et des aliments corrompus sont les causes primitives de l'hydrophobie ; or ces causes seraient diminuées si en taxant ceux qui gardent de ces animaux on défendait strictement de les faire travailler. De cette manière on n'en verrait presque que chez les personnes aisées. Ce ne serait pas une perte de travail, car un chien ne

peut pas traîner plus que ne le pourrait faire celui qui est obligé de le conduire. Voyons à présent comment on pourrait forcer les propriétaires de chiens à les enfermer ou à ne les laisser sortir que muselés : Des hommes payés sont munis d'un fil-de-fer en nœud coulant qu'ils jettent au cou de tout chien qu'ils trouvent errant sans muselière ; ils le conduisent dans un endroit où il est gardé et nourri trois jours ; et où l'on peut le retrouver en payant une amende ; à défaut de quoi le chien est tué. Le produit des amendes suffit pour les frais de cet établissement, de sorte que les chiens abandonnés sont seuls détruits ; et le public n'a point de vant les yeux le spectacle révoltant que l'on rencontre à chaque instant dans les rues.

ON OUBLIE TOUJOURS QUELQUE CHOSE.

Tous les loyaux sujets, c'est-à-dire une demi douzaine d'individus, et tous ceux qui veulent se faire passer pour tels, c'est-à-dire une centaine d'autres individus se sont rendus à l'invitation super-loyale de monsieur Caron, qui, en qualité de maire s'avise de faire le papa. Trois cents louis ! comme ça va changer un homme ! Monsieur Caron qui fut un de ceux qui organisèrent l'opposition à l'union a planté là tous ses amis pour le plaisir d'aller dans la corporation jabotter sur les égouts, sur les dalles, les canaux souterrains, les marches aux huîtres, les viandes corrompues et autres choses corrompues ! Trois cents louis ! quand on est riche déjà, ça fait qu'on est encore plus riche ! Il a du bonheur au moins Mr. Caron ; il est toujours maire, voilà deux fois déjà. Avant était Mr. le Maire Un ; à présent cela fait Mr. le Maire Deux. Mais il ne s'agit point de cela ; c'est de l'assemblée de félicitations à la reine que je veux parler.

On a félicité notre souveraine reine ; on a félicité son souverain maître mari, puis on s'est félicité souverainement de les avoir félicités tous deux ; après cela on a félicité Mr. Caron sur la bonne idée qu'il avait eue de faire féliciter la reine et le prince Albert, enfin on a félicité tout le monde excepté la pauvre petite diablesse qui de tous est la plus intéressée dans cette affaire : On a oublié de féliciter la Princesse Royale qui vient de voir le jour et il me semble à présent que c'est par là qu'on aurait dû commencer. C'est donc pour remplir cette lacune que je présente ce projet d'adresser qu'on passerait à la première réunion que Mr. Caron pourrait convoquer :

A SA TRÈS-HAUTE ET TRÈS-EXCELLENTE PETITE PRINCESSE ROYALE.

Nous vous félicitons très-humblement de la présence d'esprit que vous avez eue de venir au monde pour hériter du sceptre de votre Auguste Mère ; qui sera perdu sans cela et ce serait dommage. Nous vous remercions et nous vous félicitons de la bonté avec laquelle vous voulez bien respirer le même air que les loyaux et badauds sujets.

Nous faisons bien des vœux pour que votre auguste personne mette ses lustres dents sans douleur ni sans accident. Nous vous félicitons particulièrement, très-haute princesse, de ce que vous n'êtes pas un prince parce que nous avons en vous la certitude d'être encore gouvernés par des cotillons, seul système de gouvernement bien adapté à notre colonie.

En vous souhaitant tout le bonheur que vous méritez dans les glorieux emplois royaux que vous occupez, nous osons espérer que votre altesse royale voudra bien jeter un petit cri de satisfaction à la vue de ce témoignage de la loyauté de ceux qui ne cessent de prier.

(Ici suivront les signatures des vingt loyaux sujets de sa majesté.)